Le Discours de Bernard sur le Tennis de Riva, les 3 et 4 juillet 2004.

LA TERRE DE CENT ANS !

Est-ce bien l'année du centenaire ? Quand j'ai demandé à Pierre Desprairies s'il savait de quand datait le tennis de Riva, il me dit sans hésiter : 1905. Se fiant à la tradition chinoise - tant pis si c'est tiré par les cheveux ! – tradition qui fait célébrer l'entrée dans sa centième année , donc à 99 ans, il est acceptable de célébrer le centenaire en 2004. Hélas j'ai eu la curiosité de remonter aux sources et de me replonger dans la Famille selon Pierre, écrits qui font foi, et quelle ne fut pas ma surprise lorsque Pierre dans le verset 69 parle de 1907 ou 1908 ! Fallait-il remettre à plus tard ces festivités ou taire ce loupé ? Ni l'un, ni l'autre. Fêtons donc les nonante- deux ou les nonante-trois du tennis avec la même passion. Les vieilles qui ont bien vieilli, ne trichent-elles pas en se vieillissant de quelques années ? Et celle-là sait se refaire une beauté, un peu de fond de teint couleur terre battue, des lignes repeintes et le tour est joué !

Avant la construction du tennis par Angelina pour ses petits-fils, le terrain avait tout d'un terrain vague, presque autant que la mer, vaguement fermé par quelques piquets et du fil de fer, avec une porte parfaitement incongrue. Les demoiselles Thierry, des parisiennes têtes de chienne, les filles du château dont le père se moquait des « bicoques » du père Legrand qui portait fièrement son prénom royal, mais trompait son monde avec son nom de famille tant il ne voyait jamais très grand , bref , les filles Thierry, ces snobs se permettaient de faire passer leurs chevaux sur le terrain de ces manants et s'amusaient à sauter un petit monticule dans l'angle du terrain. « Elles ont bien de l'audace », disait Louis, avant de donner l'ordre à Dujardin, son factotum, de relever cette butte de dix centimètres. Les pêcheurs avaient pris l'habitude de faire sécher leurs filets qui n'étaient pas des filets de tennis ; un ou deux jours par semaine, il s'y tenait une petite criée de poisson, annoncée par une cloche à main. Déja on pouvait entendre lancer chiffres et injures...

C'est donc Angelina, la femme de Louis Legrand, le « bourgeois gentilhomme millionnaire », qui quelques années après la mort de son mari, disons 1908, eut l'idée d'offrir cette distraction à sa famille, plus qu'à ses deux filles, à ses petits fils lassés des parties de croquets. Du côté L'hirondel, il y avait Charles qui allait sur ses 29 ans, Henri qui avait quitté sa soutane et avait alors 26 ans et le dernier, Louis qui n'avait que 18 ans. Du côté Desprairies, trois garçons aussi : Henri (23 ans), Pierre (19 ans) et André dit Gontran (12 ans à peine). Pour presque tous, il était bien tard pour se mettre au tennis et espérer faire autre chose que du « tennis-château ».Tant pis, ce luxe les éblouissait. Une vraie folie. Pas pour les mères qui avaient leur raisonnement bien à elles : elles y voyaient le moyen d'attirer des beaux partis et surtout de garder un œil sur leur progéniture...

Motivés, les deux Henri écrivirent en Angleterre à la Fédération de Lawn Tennis pour se procurer le manuel du parfait créateur de terrain de tennis. Plus difficile qu'aujourd'hui où le mode d'emploi se trouve dans le Petit Larousse. Ils ne caressèrent pas longtemps l'idée très chic d'un tennis sur herbe. Du chaussin et du sable feraient l'affaire. Vite durci, ça ne demanderait pas trop d'entretien .Le rouge ne serait mis en fine pellicule que pour les grandes occasions. En temps ordinaire, la précieuse poudre est lessivée par la première pluie ou s'envole dans un coup de vent. Restait à peindre ces foutues lignes : 152, 64 yards, rien que

cela ! Peindre sur du sable, c'est pas de la tarte. Les deux Henri s'y collèrent . L'année suivante, ils se bornèrent à dessiner tant bien que mal à la chaux.

Henri Desprairies qui passa tous les mois d'août à Riva, s'en souvient comme un temps de pur bonheur au milieu des grands cousins : « Quelle joie que ces vacances d'été à Riva ! Elles illuminaient toute notre vie de pension. Du grand air, du sport tout l'été, la pêche, le tennis deux heures par jour… » Deux heures par jour ? Oui, les jours où il ne pleuvait pas, s'entend…

On servait le plus souvent à la cuiller, mais on disait « Ready » à chaque envoi. On discutait à perte de vue pour savoir s'il fallait dire « let » ou « net » quand une balle touchait le haut du filet. On perdait régulièrement les balles dans les buissons de lierre ou sur la terrasse de l'hôtel de la Plage. Les pessimistes remarquaient qu'on perdait surtout les balles neuves ! On s'engueulait naturellement car la balle tombait plus souvent que de raison là où la ligne avait disparu depuis belle lurette. Il y avait le lot habituel de tricheurs, de mauvais joueurs, d'arbitres vendus et de cocus ! Rien ne valait en intensité d'empoignade les matchs entre cousins devant un public partisan. Le titre du meilleur joueur du clan , jamais officiellement décerné, on se demande bien pourquoi !, valait celui de Wimbledon ! A chaque défaite, on se trouvait mille excuses : des lignes pas toujours droites, la balle refusée sous le prétexte qu'elle serait passée par un trou dans le filet, le manque de recul, les immanquables faux rebonds, faux jetons, le soleil du soir éblouissant, un gamin traversant sans sommation le court pour attraper son ballon, l'appel de détresse en pleine balle de match de Jacques criant : « Ma Tante, je ne trouve qu'une chaussette ! » Tout ça s'oubliait plus ou moins vite selon qu'on est du genre soupe-au-lait ou du genre à faire du boudin. Au bénéfice d'une rasade d'orangeade, d'un plongeon dans la mer qui aurait eu le bon goût d'être haute, d'un défoulement en canoë ou qui sait d'un petit flirt ….Pas de danger, disait Jacques, car on ne laissait entrer que ceux qui ne présentaient aucun danger, les remèdes contre l'amour…

Pourtant en 1939, Yves et Geneviève furent des joueurs assidus sous la houlette de Jacques, le seul à respecter l'étiquette du tennisman – la tenue blanche était de rigueur à cette époque où les femmes lavaient le linge par amour ! Yves très Science-Po tendance british rappelait qu'il avait à Saint-Aubin tapé la balle avec Borotra…

Pendant la guerre, la plage était interdite, fermée par des barbelés, truffée d'asperges de Rommel ; les dunes minées n'abritaient plus que des lapins. Sur le belvédère qui surplombait l'Hôtel de la Plage et aurait pu servir de chaise d'arbitre, trois ou quatre allemands casqués montaient la garde en permanence autour de leur petit canon qui abattit deux avions anglais. Le Casino à colombages qui ne ressemblait en rien à l'actuel : une boîte à cigares et une boîte à camembert, disait Jacques, pourtant conseiller municipal, l'Hôtel et la maison du pauvre oncle Louis furent détruits pour dégager le champ de tir, ainsi que le mur de la propriété.Les Allemands avaient construit un fossé antichar bétonné, en forme de V qui suivait le boulevard et coupait la Rue de La Mer. On franchissait le fossé sur un large pont de bois qui pouvait supporter les camions.

Le jour du Débarquement, le terrain allait pratiquement disparaître : il était remplacé par deux gros trous de bombes qui avaient fait plus de dégâts que le coup droit de César, le gaucher ! Les Anglais installèrent une grosse pièce de béton à laquelle était fixé un filin tenant un ballon en forme de saucisse pour empêcher les avions allemands d'approcher de leurs positions.

Et puis une fois la paix revenue, la famille se retrouva sous la houlette de Bon Papa : Jean, Jacques et Geneviève, leurs pièces rapportées et leurs mouflets : 4 en 1945, 10 en 1950 et toujours pas de tennis, même pas de table. Certains dimanches après-midi, une fois fini le déjeuner de la Rue de Caumont, on venait se défouler au foot sur l'ancien tennis, comme le firent les « boches » quelques années plus tôt. Puis les Préel migrèrent à Hermanville à mi-chemin de Riva et ses crevettes grises et de Saint-Aubin et de ses bouquets. Les Jean s'installèrent dans la villa Chantereine. La cousinade allait croître et se multiplier : 20 en 1960. Heureusement que Jacques avait ressuscité le tennis. Jean-Louis et moi, nous n'étions plus obligés de battre dans un garage sombre pour le livre des records le plus long échange de ping-pong : 1000 !

Jacques avait beau avoir passé le cap des quarantièmes rugissants et développé une petite bedaine, il se battait toujours avec énergie au risque de prendre une balle dans l'œil . Il donnait toujours un sacré coup de rein en servant pour gagner. Il aimait gagner .Il se débrouillait pour affronter moins fort que lui : Pierre Stéfani, Gérard Loyau et Robert Garapon, ce qui lui permettait, un verre de whisky en mains de jouer au professeur, ce que tout L'hirondel a toujours adoré ! Un jour où il avait perdu de justesse, il fut tout heureux de s'entendre dire par son adversaire qu'il aurait mérité de gagner. Cela lui mettait un peu de baume au cœur. Pas pour longtemps, car l'autre laissa tomber : « car j'ai vraiment mal joué aujourd'hui ! » Ca me fait penser au commentaire d'un gamin classé 30 à qui j'avais administré une belle *déculottée : la double roue de bicyclette, vexé comme un pou, il me lança* un superbe : « Monsieur, vous ne savez pas jouer au tennis ! »

Jusqu'à la fin, Jacques crut que son école de tennis finirait par produire un champion. Fidèle à l'esprit L'hirondel, il sacrifia au rituel des Règles d'Or qui se résumaient à ceci : « Monter sur la balle », « Avancer », « Long sur le revers », sans oublier la principale : « Mettre la balle dans le court ! ». Il avait compris que pour gagner il valait mieux défendre que d'attaquer, renvoyer tout au milieu du court que de tenter le diable en envoyant des boulets de canon sur l'extérieur des lignes, ne pas hésiter à faire des amorties et des lobs que les jaloux méprisent en appelant cela des carottes et des chandelles, et surtout ne jamais oublier que le seul point qu'il faut absolument gagner, c'est le dernier. Ayant décelé chez Christian un champion d'envergure, il lui fit suivre un stage à Deauville, mais fût vite désappointé en constatant que son aîné était profondément fantaisiste et avait plus de plaisir à faire de beaux coups qu'à gagner en jouant croco ! Marc tremblait trop au moment d'achever son adversaire. Quant à Alain, il disjonctait brutalement et son côté Bourvil reprenait tôt ou tard le dessus. Il faudrait donc qu'il compte sur ses filles. Comme Anne sous l'influence de Xavier jugeait débile de suer sang et eau en tapant dans une balle, il ne lui restait plus que Françoise qui vite ne fit qu'une bouchée des mâles, moi y compris et se hissa haut dans les classements, se bonifiant avec l'âge, allant jusqu'à faire des compets à Roland Garros. Et puis humblement, Jacques scia les manches de raquette pour jouer avec ses petits enfants. Il fit même évoluer ses Règles d'or en abandonnant la prise de raquette avec le pouce tendu et le revers à une main, en enseignant les grands lifts si efficaces sur un court un peu court surtout dans le coin où soufflait le vent du nord-est venu de Scandinavie…

Finalement, il se nomma responsable de l'entretien du Central. Il n'y avait plus Henri, l'ancien prisonnier de guerre allemand, pour refaire au noir le tennis. Ni non plus le père Tribouillard et son éternel béret basque qui à 70 berges venait à potron minet arroser le court pour les Messieurs. Mais sur le tard, on recruta un aquarelliste pour peindre les lignes : Roland- Salut l'artiste ! – venait souvent ici rendre une visite à son mécène, le plus souvent à bicyclette, torse nu et bronzé – il peignait dehors avec sa brosse à dent ; à 80 balais il draguait

les filles en jouant au volley sur la plage ; ce drôle de Zavata faisait aussi la claque lors des tournois de la Côte.

Pour améliorer sa productivité, Jacques transforma ses filets à crevettes en râcloirs. Il lui fallut batailler avec le Maire qui osa prétendre que sur la nouvelle place du Casino, le vieux grillage rouillé faisait un peu tache et qu'il était en droit d'amputer le terrain qui débordait sur le terrain de la commune. Il se borna à planter une haie d'arbustes pour cacher cette chose qu'on ne saurait voir, laissant juste l'embrasure de la petite porte aux curieux préférant ce spectacle au manège et aux autos tamponneuses.

Il est vrai que, si on se fiait au bruit, un match entre cousins devait l'emporter sur tout autre évènement. Le tennis chez les L'hirondel se déroule dans un brouhaha peu conforme à la tradition du « keep control ». Comme c'est un sport qui révèle la personnalité de ses pratiquants,il devrait en dire assez long sur tous ceux qui s'y sont ainsi découverts. Au point que certains d'entre nous y ont même reçu de sacrés coups, des coups de foudre. Selon les confessions que j'ai reçues, tel aurait été le cas pour Jean-Louis avec sa vahiné et Alain avec sa potarde !

Le tennis, ça m'inerve ! Normal on a peur non seulement de perdre, mais aussi de gagner. A deux balles de la victoire, on se met à jouer « petit bras ». Comme je le radote, il faut assurer cet équilibre instable : être *tout à la fois concentré et décontracté*, l'état de grâce en quelque sorte. Donc les stratèges cherchent avant tout à déstabiliser leurs adversaires. Tel Christian qui à l'entame du dernier set va ostensiblement se rhabiller en pleine canicule ! Ou bien Alain qui dans une mauvaise passe ne se contente pas du classique « coup du lacet » : il enjambe la petite porte, se précipite au Casino, dégoulinant de sueur, menace de couper les fils de la sono et revient pour servir un ace magique. Il faudrait citer encore le bouillant Michel qui après avoir lancé comme à l'accoutumée sa raquette se laissa choir sur le grillage, les bras en croix, criant désespéré : « Je ne peux plus jouer, j'ai le soleil dans les yeux » ! Christian, roublard, donne quelques conseils aux jeunes blanc-becs : parler en jouant ou mieux encore réciter des vers (seulement pour les intellos) ; faire un lob, crier smash (prononcer : smasse) et recommencer jusqu'au lancer de raquette ; faire prendre un bain de mer à l'adversaire juste avant de le défier ; remplacer une bonne balle par une balle pourrie et servir frais ; arriver sur le court en disant « j'ai des balles » et n'en sortir que deux de marques différentes. Tant que le contrôle anti-dopage n'est pas obligatoire à Riva, faire comme Marc et prendre à chaque changement de côté un peu de ventoline ou un coup de calva. Boire comme Annick deux verres de porto avant chaque match de double mixte. Respecter minutieusement le rituel d'avant match comme Jean- Louis : H-20 douche, H-10 faire des élongations, H-5 sautiller, H-1 faire sa prière ; ça nous a tout de même conduit au tournoi de Saint-Aubin à prendre deux jeux à l'équipe de France de double, merci Jean-Louis ! Dommage que ta clavicule se soit déboîtée !

Toujours riant et suant, Robert Garapon particulièrement assidû n'oubliait pas qu'il était à la Sorbonne le spécialiste du comique chez Molière ; on l'entendait quand il manquait l'une de ses carottes dont il avait le secret s'écrier : « Diantre que je suis bête ! » ou encore « Qu'allait-il faire dans cette galère ! »ou, quand il atteignait l'extase, « c'est beau comme l'antique », *à moins qu'il ne lance un énigmatique « quel jeu ! nous serons sélectionnés pour* Brisbane »(renseignement pris, ce n'est pas dans la banlieue d'Oran…) Il avait un talent particulier pour les amorties, alias carottes et un service inoubliable : il faisait une génuflexion , se tenait la bedaine, lançait la balle et de sa troisième main qui tenait sa raquette, car il fallait tout de même qu'il en est une, faisait le geste auguste du lanceur de lasso. Jeu, set et

match… Après tout ça, vous aurez au moins appris que le tennis se joue avec la tête et les jambes, subsidiairement avec les mains Et aussi que pour jouer gagnant, il faut jouer placé.

Puisqu'on est en Normandie, vous n'oublierez pas non plus de consulter l'horaire des ondées avant d'engager une partie, voire celui des tornades comme celle de 1999 qui passa certes à travers le grillage, mais fit faire des cabrioles au pavillon.

Pour le prochain centenaire, si on supporte mes discours, je me porte candidat. J'ai toujours aimé le recul que ce fichu terrain non homologué ne m'a jamais donné, ce qui explique quelques-unes de mes défaites contre certains d'entre vous, à moins que ce soit parce qu'un L'hirondel en match ça n'hésite pas à jouer mou, ce qui n'est vraiment pas du jeu…